

SILKE HUYSMANS / HANNES DEREERE

Pleasant Island

13 - 17 octobre 2020

Théâtre de la Ville - Espace Cardin



0°32'29"S 166°56'08"E 152 km

« Une parabole de nos sociétés contemporaines »

Entretien avec Hannes Dereere et Silke Huysmans

Qu'est-ce qui vous a mené à travailler sur l'île de Nauru, micro-État insulaire d'Océanie ?

Hannes Dereere : *Mining Stories*, notre première création commune en 2016, abordait le désastre minier qui a eu lieu au sud du Brésil en 2015, dans la région de Minas Gerais où Silke est née et a grandi. Depuis, nous avons poursuivi nos recherches sur l'exploitation minière mondiale et ses conséquences. En découvrant Nauru, nous avons trouvé le « point de non-retour » de l'« extractivisme », pour reprendre le terme de la journaliste Naomi Klein : cette pensée néolibérale selon laquelle il n'y aurait pas d'alternative au système qu'elle promeut et à l'inévitable épuisement des ressources. Nauru, dont les terres ont été détruites par l'extraction minière, dont la population est majoritairement sans emploi car privée de son autonomie – l'agriculture n'y étant plus possible du fait de l'absence d'eau potable –, est aujourd'hui dépendante des importations et, depuis 2001, des subsides que lui verse l'Australie pour retenir les réfugiés qu'elle refoule, enfermés dans des centres de rétention sur l'île. Dans cette « miniature » qu'est Nauru, les dynamiques mondiales que représentent la colonisation, le capitalisme, les enjeux écologiques et migratoires, deviennent soudain extrêmement tangibles.

Pouvez-vous nous rappeler l'histoire de l'île ?

Silke Huysmans : C'est une parabole de nos sociétés contemporaines. Nauru, autrefois baptisée « Pleasant Island » par les Européens, est une petite île de 21km² au milieu du Pacifique et une des plus petites Nations du monde. Découverte en 1798 par les Britanniques, cette île habitée par les Nauruans, un peuple de pêcheurs, est, dès 1906, exploitée pour le phosphate que recèlent ses sols. Administrée par l'Allemagne puis par le Commonwealth (Royaume-Uni, Nouvelle-Zélande et Australie), ses terres détruites à 80% durant la colonisation, l'île devient, à son indépendance en 1968, l'un des pays les plus riches du monde : le gouvernement pourvoit aux besoins des habitants qui n'ont pas à travailler et leur offre l'électricité comme les voitures, tout en poursuivant l'exploitation des 20% de terres encore viables. C'est l'abondance avant l'épuisement : la fertilité des sols – désormais

stériles – a enrichi d'autres terres et conduit le pays à la ruine. Nauru est alors passé d'une économie minière extractive à une économie migratoire.

Votre théâtre se fonde sur des éléments documentaires, pouvez-vous expliciter votre démarche de manière globale et pour cette création particulièrement ?

H. D. : *Pleasant Island* traite de l'extraction minière, mais ce qui nous intéresse se situe au-delà du sujet même. Les situations, événements ou lieux concrets dont nous nous inspirons nous permettent d'aborder des sujets plus vastes qui touchent à l'humanité, l'histoire mondiale, la mémoire collective, la répétition, la résistance. Notre recherche repose sur des études scientifiques, des entretiens, un travail de terrain et notre pratique artistique se place au croisement entre la nécessité de raconter des histoires et la responsabilité documentaire.

Comment avez-vous rencontré les habitants et demandeurs d'asile, établi avec eux une relation de confiance, dans une île si petite où l'État muselle l'information ?

S. H. : En effet, l'État pratique une véritable censure médiatique. Un journaliste ne peut être admis sur l'île avec un simple visa, il doit s'acquitter d'une somme de 8 000 dollars australiens pour faire valoir sa demande, bien souvent rejetée sans que la somme ne lui soit restituée. Autant dire que très rares sont ceux qui acceptent ces règles. Puisque nous ne sommes pas journalistes, mais artistes de théâtre, la (seule) personne du bureau de l'immigration, après de nombreux allers-retours, nous a donné l'autorisation d'accéder au territoire grâce à un visa régulier. Nous étions très surpris de cette décision qui, nous l'avons su après, a été débattue par les hautes autorités. Nous avons donc été autorisés à accéder à Nauru à condition de ne pas approcher les centres de rétention, de ne parler ni aux réfugiés et demandeurs d'asile ni aux gardes australiens. Impossible de respecter cette règle sur une île si petite où les réfugiés représentent 10% de la population, où tout le monde se connaît. Néanmoins, il y a une certaine peur à s'exprimer, car le

gouvernement n'hésite pas à punir ceux qui, publiquement, émettent des critiques. Nous avons passé trois semaines à partager le quotidien des habitants, à discuter. Lors de ces échanges, nous avons décidé de simplement poser le téléphone sur la table pour protéger ceux avec qui nous parlions de la censure, sans les filmer. Nous leur demandions toujours s'ils acceptaient ou non qu'on les enregistre puis nous poursuivions la conversation, en leur expliquant que nous utiliserions ces enregistrements pour une pièce de théâtre, à travers un montage dans lequel n'apparaîtraient ni leurs vrais noms ni leurs visages.

Le smartphone est l'élément central de votre pièce. Qu'est-ce qui a déterminé ce choix dramaturgique ?

H. D. : Il nous a semblé évident que notre dramaturgie prenne appui sur cet outil, lien vital au monde extérieur, seul accès à l'information pour certains sur l'île. Cet outil était non seulement notre moyen de communication mais aussi notre instrument de travail : il nous a permis d'enregistrer sur place nos interactions avec les habitants puis, pour éviter de parler ouvertement aux demandeurs d'asile – autorisés seulement depuis 2017 à avoir un smartphone – et les protéger, d'enregistrer nos conversations de retour en Belgique via *WhatsApp*, *Skype* et *Messenger*. Par ailleurs, cette technologie nous renvoie à ce qui menace aujourd'hui l'île : l'extraction des minerais dont regorgent les fonds marins pour fabriquer les batteries des smartphones, entre autres produits. Ce paradoxe que soulève le smartphone – qui nous libère et nous aliène à la fois – nous a particulièrement intéressés.

Propos recueillis par Mélanie Jouen, avril 2020

Silke Huysmans & Hannes Dereere

Le travail de Silke Huysmans et Hannes Dereere s'inspire de situations, d'événements ou de lieux concrets qui représentent des thèmes de société plus vastes. La spécificité de ce duo est de mener des recherches basées sur des études scientifiques, des entretiens et des enquêtes de terrain. Leur première pièce, *Mining Stories* (2016), représente une nouvelle étape dans la mesure où elle explore l'impact d'une récente catastrophe minière dans le sud du Brésil. Après avoir créé *Pleasant Island* en 2019, Silke Huysmans et Hannes Dereere travaillent actuellement sur un nouveau projet portant sur l'exploitation minière sous-marine. Cette création est produite et soutenue par le centre d'art CAMPO à Ghent (Belgique).

Pleasant Island

Conception, mise en scène et interprétation, **Hannes Dereere, Silke Huysmans**
Dramaturgie, Dries Douibi
Montage sonore, Lieven Dousselaere
Technique, Anne Meeussen, Piet Depoortere

Production CAMPO
Coproduction Kunstenfestivaldesarts (Bruxelles) ; SPRING Festival (Utrecht) ; Beursschouwburg (Bruxelles) ; Kunstenwerkplaats Pianofabriek (Saint-Gilles) ; Veem House for Performance (Amsterdam) ; Theaterfestival SPIELART (Munich) ; De Brakke Grond, Flemish Cultural Centre (Amsterdam)
Coréalisation Théâtre de la Ville-Paris ; Festival d'Automne à Paris
Remerciements à tous les interlocuteurs de Silke Huysmans et Hannes Dereere
Avec le soutien de la Commission Communautaire Flamande & KAAP (Ostende)
Accueil en résidence à Beursschouwburg (Bruxelles), De Grote Post (Ostende), KAAP (Ostende), Kunstencentrum BUDA (Courtrai), Kunstenwerkplaats Pianofabriek (Saint-Gilles), STUK (Leuven), De Brakke Grond, Flemish Cultural Centre (Amsterdam), Amsterdam Museum Linked Open Data (LOD), Veem House for Performance (Amsterdam)
Spectacle créé le 10 mai 2019 au Kunstenfestivaldesarts (Bruxelles)

Durée : 1h10

Spectacle en anglais surtitré en français

Partenaires médias du Festival d'Automne à Paris



theatredelaville-paris.com – 01 42 74 22 77
festival-automne.com – 01 53 45 17 17

Photo : © Ilse Philips

© 2019 Google

Nauru



Google

Data SIO, NOAA, U.S. Navy, NGA, GEBCO